BLAISE ET BABET,

OU

LA SUITE DES TROIS FERMIERS,

COMEDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. MONVEL.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, devant leurs Majestés, à Versailles, le 4 avril, et à Paris le 30 juin 1783.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, Place de la Comédie Italienne.

Et chez le PORTIER de M. Beaudeau de Belleville, rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'Hôtel de Noailles.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation et Permission.

PERSONNAGES.

M. DE BELVAL, *seigneur du lieu*,	M. Granger.
BLAISE, *fils de Delorme et amant de Babet*,	M. Michu.
JACQUES, *fils de Mathrin*,	M. Narhunne.
DELORME, *Fermier*,	M. Ménier.
MATHURIN DES VIGNES, *fermier de M. de Belval*,	M. Rosière.
LOUIS, *mari de Louise*,	M. Philippe.
BABET, *fille de Jacques*,	Mme. Dugazon.
ALIX, *femme de Jacques*,	Mme. Gontier.
LOUISE, *fille de Jacques*,	Mme. Trial.
LE TABELLION,	M. Favart.
JEANNETTE.	
LUCAS.	
PLUSIEURS PAYSANS ET PAYSANNES.	

La Scène est dans un Village de la Bretagne.

BLAISE ET BABET,

OU

LA SUITE DES TROIS FERMIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage ; à droite est la maison de Jacques ; à gauche, vis à vis de la porte, est un petit bosquet, où se trouve une table et quelques chaises ; Babet y est assise, et fait des bouquets, qu'elle met dans une corbeille. L'aurore comme ce à paraître. A côté de la porte de Jacques est un petit banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

BABET, *seule*

On a ben raison d'dire que l'amour est un bon réveil matin... Et c'est ben pis, quand à st'amour-là, i se mêle un p'tit brin de jalousie. On n'dort pu... on s'agite... on est toujours... Ah mon dieu ! mon dieu ! i'n' fait pas encore jour.... et j'ai eu le temps d'dégarnir not' jardin, mais de l'dégarnir... qu'on n'y trouverait pas tant seulement une tulipe... Et tout ce tintouin-là, qu'est-ce qui me le baille ? c'est Blaise... Ah ! j'ai ben du chagrin ! stapendant j'crois, sans vanité, que j'sis pu jolie qu'sa Lisette.... Mais j'ny veux pas songer, ça m'fâcheroit trop... Achevons nos bouquets... C'est demain la fête à mon grand-papa.... j'la lui souhaiterons tretous aujourd'hui... Personne que moi de la maison n'y a pensé... V'là des bouquets pour tout l'monde... En f'rai-je un pour Blaise ?... Pauvre Babet !... tu te consultes... et tu en meurs d'envie... Allons, fais, fais... c'est un p'tit moment de plaisir, il faut en profiter.

ROMANCE.

C'est pour toi que je les arrange ;
Cher Blaise, reçois de Babet
Et la rose et la fleur d'orange,
Et le jasmin et le muguet.

N'imite pas la fleur nouvelle ;
Dont l'éclat ne dure qu'un jour.
Que ta flamme soit éternelle ;
Pour moi, ma vie est mon amour.

II. Couplet.

Si je cessais d'être la même,
Si mon teint perdait sa fraicheur,
Ne vois que ma tendresse extrême,
Ne me juge que sur mon cœur.
Souviens-toi que la fleur nouvelle
Ne vit et ne brille qu'un jour,
Mais que ma flamme est éternelle,
Pour moi, ma vie est mon amour.

Le méchant! hier au soir il m'avait tant promis qu'au point du jour, i's'rait sous mes f'nètres! Voyez comm'il arrive! J'entends du bruit... j'crois q'c'est li... eh ben, j'aurai ma revanche.... Tu m'as fait attendre... attends à ton tour... Tu me fais endéver... endève, endève.

(Elle ramasse les bouquets et le reste des fleurs, remet le tout précipitamment dans la corbeille, rentre chez elle, et ferme brusquement la porte.)

SCENE II.

BLAISE, *seul, arrivant tout essoufflé, et s'essuyant le front.*

Babet ?... Babet ?... Ba! c'était ben la peine de courir si fort... de se mettre hors d'haleine... Moi qui avais si peur d'la faire attendre... elle dort encore... I'n'est pas étonnant qu'al n'soit pas éveillée. Stapendant je n'dors pas moi.... Et m'est avis qu'i n'fait pas pu jour pour moi, q'pour elle. Et m'vlà... ste p'tite ingrate! p't'être qu'à présent el pense à Nicolas... Hier pendant pu d'une demie heure elle a jasé avec li. J'faisions semblant d'causer avec Lisette, et j' prêtions l'oreille d'leur côté tant que j'pouvions... I'n'm'a pas été possible de rien entendre... Ah! j'ai ben du souci.

(Il fait quelques pas du côté de la porte.)

Ecoutons... J'n'entends rien... Faut l'appeler.

Ariette.

Babet.... c'est moi;
Réveille toi.
Babet, Babet, c'est ton amant fidèle.
Réponds-moi donc, viens, c'est moi qui t'appelle.
Drès l'point du jour, j'viens tout courant
Pour t'apporter ce biau ruban.
Il est d'la couleur qui t'plait tant.

Si t'fait plaisir, j'en s'rai ben aise;
Viens le r'cevoir des mains de Blaise.
Tu n'viens pas, et vlà l'jour,
J'n'aurons pas l'temps d'parler d'amour.

Al n'parait pas... Ah! que j's'rais en colère, si je n'aimais pas tant! Mlle Babet... Mlle Babet... vous êtes ben jolie... Mais si vous n'venez pas bentôt... Blaise s'en ira... Oui, j'vas m'en aller... C'est dit... j'va m'en aller.

(*Il va s'asseoir sur un banc de pierre qui est à côté de la porte et au-dessous de la fenêtre.*)

Quand al s'éveillera, al ouvrira sa f'nêtre.... Ouvre, ouvre, il n'est pu temps, Blaise est en allé.

(*Babet ouvre tout doucement le volet de sa fenêtre.*)

Al s'ra ben attrapée... Mais je l'serai aussi, moi; c'est ce qui me fâche.

(*Babet lui jette une fleur; il ne fait pas semblant de s'en appercevoir.*)

Ah! la vlà à la parfin.

SCENE III.

BABET, BLAISE.

BABET.

Blaise?

BLAISE.

Oh! gn'y a pu d'Blaise pour vous, Ma'm'selle.

BABET.

Est-ce qu'il n'm'entend pas! M'est avis pourtant que j'crie assez haut... Blaise!

BLAISE.

Non morguenne, je n'lev'rai pas la tête... quoiqu'j'en aye ben envie.

(*Babet se retire; Blaise, après un instant de contrainte, lève doucement la tête.*)

Al a fermé la f'nêtre?... C'est perdre biantôt patience... et après ça, al dira qu'al m'aime.

(*Il se retourne, apperçoit Babet à côté de lui; il a un mouvement de joie; mais tout de suite il reprend l'air piqué.*)

Pardienne, ma'm'selle, c'est ben joli... Vous m'donnais rendez-vous hier au soir... Il y a une heure que j'sis ici.... Une bonne heure que j'crie, Babet, Babet... Enfin, une heure que j'm'égosille... sans qu'ça me profite de la moindre chose.

BABET, *d'un air assez indifférent.*

Faut croire, monsieur, que je n'vous ont pas entendu.

BLAISE.

J'ons stapendant crié assez fort ; et si j'n'avions pas eu peur de réveiller ton père et ta mère, j'aurions encor crié ben autrement.

BABET.

Dam !... faut ben q'chacun ait son tour... Quand on m'fait attendre, j'prends ma revanche... Oh ! je n'sis pas ingrate, moi.

BLAISE.

Et moi aussi, ma'm'selle, j'prends ma revanche. D'abord, soyez sûre que j'sis ben fâché, ben en colère contre vous, et t'nez... Je n'sais pas comment vous m'avez trouvé encore ici ; car j'crois que j'm'étais en allé.

BABET.

Vous auriez tout aussi ben fait, monsieu ; car je ne m'appercois pas tant seulement que vous y êtes.

BLAISE, *voyant le bouquet que Babet tient caché sous son tablier.*

Qu'equ'c'est que c'bouquet-là, ma'm'selle ?

BABET, *retirant le bouquet de dessous son tablier.*

C'est un bouquet, Monsieu.

BLAISE.

Il est d'bon matin pour en recevoir ou pour en donner.

BABET.

G'nya bon matin qui tienne, quand les choses font plaisir.

(*Elle voit le ruban qui sort de la poche de Blaise.*)

Pourriais-vous m'dire quoiq'c'est q'c'ruban-là, monsieu ?

BLAISE.

C'est un ruban, ma'm'selle.

BABET.

I'm'paraît q'pour en donner ou pour en r'cevoir, l'bon matin n'vous fait rien.

BLAISE.

Mais, com' vous dites, quand les choses font plaisir, l'heure n'y fait rien.

BABET.

Il est d'une jolie couleur... Le mettrez-vous à vot' chapiau... ou bien si j'aurons le plaisir de l'voir sur la tête de Lisette ?

BLAISE.

Il est d'taille l'bouquet... Nicolas l'port'ra à sa boutonnière... ou j'aurons la satisfaction de le voir à vot'côté.

BABET.

Mais v'là l'jour venu tout-à-fait. V'là l'heure où les filles

du village menent leurs troupeau dans la prairie. Lisette y s'ra ; m'est avis que vous n'êtes pas ben ici, Monsieu.

BLAISE.

J'pense com'vous, ma'm'selle.

(Ils marchent comme pour s'en aller, et se trouvent l'un à côté de l'autre au milieu du théâtre.)

DUO.

BLAISE *soupire.*

Ah !

BABET *soupire.*

Ah !

BLAISE.

Vous qui m'aviez fait serment
De m'aimer tendrement.
Vous devenez infidelle.

BABET.

Vous qui me juriez si souvent
De m'aimer constamment,
A vos yeux Babet n'est plus belle.

BLAISE.

Non, Babet, tu n'es plus belle.

BABET.

Je n'sis plus belle !
Allez, perfide amant,

BLAISE.

Blaise un perfide amant !

BABET.

Portez donc le ruban bien vîte.

BLAISE.

Nicolas attend le bouquet.

BABET.

Mais allez donc bien vîte.

BLAISE.

Oh ! j'vous entends, ma'm'sel' Babet.
Il vous tarde que je vous quitte.
Adieu, adieu, ma'm'sel' Babet.

BABET.

Vous restez ! que dira Lisette ?

BLAISE.

Verriez-vons venir Nicolas ?

BABET.

Ah ! s'il v'nait, que j's'rais satisfaite !

BLAISE.

Eh ben, ma'm'sel', moi je m'en vas.

TOUS DEUX.

Cœur infidèle, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

BLAISE.

Babet, vous pleurez.

BABET.

C'est que j'n'y pense pas.

Mais vous pleurez aussi.

BLAISE.

C'est que je m'en vas.

BABET.

Lisette a donc pour vous bien des appas.

BLAISE.

Et vous, n'aimiez-vous pas
Monsieur Nicolas ?

BABET.

Je l'aimions d'si bon courage !

BLAISE.

Adieu donc mon mariage.

ENSEMBLE.

Cœur infidèle, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.
Cœur infidèle, cœur volage !
Ne vous gênez pas davantage.

BABET.

V'là l'bouquet, cœur infidèle.

BLAISE.

V'là l'ruban, cœur endurci.
(*à part.*)
Il était, il était pour elle.

BABET.

Je ne l'avais fait que pour lui.

TOUS DEUX.

Cœur infidèle, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

SCENE IV.

BABET, *seule*.

Va, méchant, va, je n't'aime plus... j'sens ça ; car j'sis d'une colère... Si j'les rencontre jamais, lui et ste p'tite Lisette... je n'sais pas c' que leu f'rai.

(*Elle ouvre la porte de la ferme et reprend la corbeille.*)

J'm'en vas serrer tout ça.

(*Elle regarde de tout côté, comme si elle cherchait une place pour déposer lacorbeille.*)

Qui est-ce qui aurait dit ça de lui ?.... Eh ben ! autant c'en s'rait si j'étais sa femme... Où que j'vais donc avec ste corbeille ? Il m'a si fort partroublée, que je n'sais pu c'que j'fais.

(*Elle

(Elle pose la corbeille à terre, et regarde le bouquet, objet de la dispute, qu'elle a toujours tenu à la main.)

Le voilà c'maudit bouquet.

(Elle s'attendrit.)

Je l'avais fait pour toi.

(Elle le jette dans la corbeille avec dépit.)

Tu n'l'auras pas.

(Elle regarde le bouquet, le reprend ; sa voix est étouffée par les sanglots, et à la fin du couplet, elle rejette le bouquet dans la corbeille.)

Il n'y a pas une fleur là dedans qui n'm'ait fait penser à toi... Va donner ton ruban, tu n'auras pas mon bouquet... j'n'en f'rai pus pour toi,.. j' n'en f'rai pus de ma vie... j't'aimais .. eh ben, je n't'aime plus... j'te hais ; j'te déteste ; je n's'rai pas ta femme... tu n's'ras pas mon mari... peut-être que j'en mourrai d'chagrin.... tant mieux.... j'varrons comm'tu prendras ca.

SCENE V.

ALIX, BABET.

ALIX.

Eh ben, p'tite fille, quoi que vous faites donc là ? Que q'c'est donc que tout c'tapage de fleurs ? Ah, mon Dieu ! que d'bouquets !... Eh mais ! quand ce s'rait pour une nôce... Quel étalage ! queu confusion ! Ah ! j'apperçois ben que ma pauv' Louise n'est pus ici.. c'est st'elle là qui me ressemble, qui a d'l'ordre... Eh ben, ma'm'selle, parlerez-vous ?... me direz-vous c'que tout ca signifie ? A cinq heures du matin, avant qu'i'gn'yait personne de levé !... Al ne parl'ra pas au moins, al n'parl'ra pas.

BABET.

Mais, ma mère, comment voulais-vous que j' parle ? vous parlais toujours.

ALIX.

Ste p'tite impertinente ! j'parle toujours ! j'parle toujours ! .. Est-ce que tu voudrais faire com'ton pere ! m'empêcher de parler ? heim ? j'voudrais voir ça... Paix, ma'm'selle, paix ; veux-tu ben te taire ?

BABET.

Eh mais, je n'dis rien.

ALIX.

Ça ne fait rien, tais-toi toujours... Eh ben ! pourrons-je ti savoir à quoiqu'tout ça doit sarvir ?

BABET.

Mais, ma mère, vous avez donc oublié...

ALIX.

Oublié ! oublié ! moi ? est-ce que j'oublie queuqu'chose ? qu'est-ce que j'ai oublié, p'tite raisonneuse !

BABET.

Et la fête à mon grand papa ?

ALIX.

Heim ?

BABET.

De qui est-ce la fête demain ?

ALIX.

Ah ! mon Dieu ! j'crois qu't'as raison . . . : eh oui, t'as raison, mon enfant, viens, que j't'embrasse... le 15 de juillet... c'est demain la fête de ce bon papa... eh ben, j'n'y avais pas pensé... c'est q'j'ai tant d'affaires... car, Dieu merci, ton père, toi, toute ste maison, vous me baillez un tintouin, une peine... faut avoir une tête comme la mienne pour y t'nir... ce pauv'cher homme ! queu plaisir il aura de r'cevoir nos bouquets ! ah ! j'li baillerai l'mien de ben bon cœur.

BABET.

Mon pere l'a oubliée aussi.

ALIX.

Ton père ! ah ! pardine, je l'crois ben... Si je n'pensais pas à tout, moi... Ton pere, ton pere ! Eh mais, Babet, qu'as-tu donc ? T'as l'air triste, t'as les yeux rouges, t'as pleuré, mon enfant ?

BABET.

Oui, ma mere, j'ai pleuré.

ALIX.

Et pourquoi ?

BABET.

C'est Blaise qui en est cause.

ALIX.

Comment donc ? conte-moi ça, ma p'tite Babet, conte-moi ça ?

BABET.

Vous saurez donc, ma mere, qu'hier au soir...

ALIX.

Eh mon Dieu ! c'est tout simple... j'devine, j'devine.... gnya toujours du grabuge entre les amoureux.... mais on s'rac'mode.

BABET.

Non, ma mere, j'sis fâchée pour toute ma vie.

ALIX.

C'est donc ben sérieux ?

BABET.

Oh oui, et je n'veux pus me marier.

ALIX.

Prends garde à c'que tu dis là, au moins.

BABET.

J'veux rester fille.

ALIX.

Ça n'est pas possible.

BABET.

J'en fais serment.

ALIX.

Ma'm'selle, i'n'faut jamais promettre c'qui n'dépend pas d'soi de t'nir.

BABET.

Blaise est un perfide... il en conte à Lisette.

ALIX.

Et d'où sais-tu ça ?

BABET.

J'l'ai vu de mes propres yeux.

ALIX.

Ah ! le p'tit scélérat.

BABET.

Et pas pus tard qu'hier... Tenez, ma mere.

CHANSON.

Lise chantait dans la prairie,
En faisant paître son troupeau :
Blaise à sa voix bientôt marie
Les doux sons de son chalumeau.
Le fripon suivit la coquette ;
Il la suivit jusqu'au hameau,
En essayant sur sa musette,
La chanson que chantait Lisette.

II. Couplet.

En s'en retournant au village,
Elle lui jeta son bouquet.
Il le refusa ; mais je gage,
Pour le remettre à son corset.
Il le rendit à la coquette,
L'attacha d'un air satisfait,
Et répéta sur sa musette
La chanson que chantait Lisette.

III. Couplet.

Le soir on dansa sur l'herbette,
Blaise et moi nous dansions tous deux ;
Mais il me quitta pour Lisette
Qui vint se mêler à nos jeux.

Il s'en fut avec la coquette,
Le plaisir brillait dans ses yeux.
En eût il eu si sa musette
N'eût jamais fait chanter Lisette ?

ALIX.

Ma pauv' Babet ! . . . . ma pauv' p'tite Babet ! et t'as souffert ça... Allons, j'd'vions faire vos fiançailles dans la semaine ; vlà qu'est fini ; pus de mariage... je vas trouver le père de c'petit libartin.

BABET.

Ce s'ra ben fait.

ALIX.

Et l'li dirai : vot fils est un-vaurien qui en conte à toutes les filles.

BABET.

Qui joue de la musette pour stelle-ci, du flageolet pour telle-là.

ALIX.

Ma fille est ma fille ; il lui faut un mari à elle toute seule, entendez, M. Delorme ?.... Oh ! n'aye pas peur, tu ne l'épouseras pas.

BABET.

J'en serais ben fâchée.

ALIX.

Faut avertir ton père d'ça, et sur l'champ.... J'sis d'une colère....

BABET.

Ma mère, vlà M. Delorme.... Blaise est avec lui.

SCENE VI.

DELORME, BLAISE, ALIX, BABET.

BLAISE.

La vlà, mon père, elle est avec sa mère.

DELORME.

A ça, tu ne l'aimes pus, c'est ton dernier mot ?

BLAISE.

Moi, j'aimerais mieux mourir que d'être l'mari d'une perfide com'ça.

DELORME.

P'is que t'as pris ton parti, laisse-moi faire, j'aurons bentôt fini.

(*Delorme s'approche d'Alix et de Babet. Alix a l'air fort en colère. Babet a l'air piquée. De temps en temps, elle*

regarde en-dessous le petit Blaise, qui s'avance lentement, et dont le maintien est fort embarrassé.)

Bon jour, voisine, vot sarviteur. Eh ben, comment ça va ti aujourd'hui? Ste santé, comment la gouvernez-vous?

ALIX.

Faut-il l'demander? Parguenne, j'crois que j'n'ai pas l'air malade? J'sis encore d'âge à m'ben porter; et j'f'rai ensorte q'ça dure long-temps... Comment je m'porte!

DELORME.

I'm'paraît qu'alle n'a encore grondé parsonne d'aujourd'hui; j'sis arrivé au bon moment.

ALIX.

M. D'lorme, faut que je vous dise que vot fils...

DELORME.

J'viens vous en parler, et vous dire que vot fille...

ALIX.

Babet n'a rien d'caché pour moi; alle m'a tout dit, ste pauvre enfant.

DELORME.

C'est com'cheux nous, il m'a tout conté, le pauv' garçon.

ALIX.

N'faut pas vous imaginer, après tout c'que j'sais de ce ptit libartin-là, que j'li baillerai ma fille en mariage.

DELORME.

J'aimerais mieux, jarnigué, moi-même épouser Babet, que d'souffrir que mon fils devienne son mari.

ALIX.

J'vous la baillerais plutôt cent fois, que d'permettre qu'alle fût un moment la femme de c'ptit vaurien-là.

DELORME.

J'laissons l'champ libre à M. Nicolas; et s'il le faut, je dans'rons à sa nôce; n'est-ce pas, mon ami?

BLAISE.

J'n'ai pas envie d'danser, mon père.

ALIX.

Il peut épouser Mlle. Lisette, quand il lui plaira; j'irons chercher les ménétriers, pas vrai, Babet?

BABET.

Je n'sais pas ous qu'il y en a, ma mère.

DELORME.

J'vous rends vot parole.

ALIX.

Et moi, la vôtre.

DELORME.

J'resterons toujours amis quoiq'ça.

ALIX.

Pardine, c'est tout simple ; est-ce vot faute à vous, s'ils cessons de s'aimer ?

DELORME.

Touchez-là, ma voisine.

ALIX.

De grand cœur, mon voisin.

DELORME.

Et qu'nos jeunes gens en fassions autant. A toi, Blaise ; t'es l'garçon, c'est à toi d'faire les premiers pas.

ALIX.

Ne r'cule pas, ma fille ; il y va d'ton honneur.

DELORME.

Dis avec moi.... Ma'm'selle....

BLAISE.

Ma'm'selle.

ALIX.

Répète c'que j'vas dire... Monsieu...

BABET.

Monsieu.

DELORME.

Je n'vous aime pu.

BLAISE.

Je n'pourrai jamais dire ça, mon père ; j'sis trop en colère.

ALIX.

J'n'songe pas pu à vous que si vous n'étiez pu au monde.

BABET.

Ah ! j'sis trop fâchée, pour pouvoir dire ça, ma mère.

DELORME.

Et n'vous avisez pas d'changer d'sentimens, à présent q'tout est fini.

ALIX.

Quand bien même i'reviendrait tourner autour de toi, j'te défends d'li répondre jamais un mot d'douceur.

DELORME.

Alle aura beau te faire les yeux doux : j't'ordonne d'oublier qu'alle a dû être ta femme.

ALIX.

Qu'est-ce qu'i dit donc avec ses doux yeux ? Parguienne, il est bon, M. Delorme ; on f'ra les doux yeux à son fils... On n'veut rien d'li ni d'vous. Vous êtes un impertinent, un vieux fou ; c'est moi qui vous l'dis, moi, moi.... Allons, p'tit libartin, décampez, et que je n'vous voye jamais ici, ou .... vous aurez affaire à moi.... Les doux yeux... J'sis

dans une colère... Et vous, pourquoi restez-vous là ! Je ne veux pas q'vous y soyez. Allez là dedans, ma'm'selle, et tout-à-l'heure.

(*Babet sort en pleurant.*)

BLAISE.

Mon père.

DELORME,

Va t'en, va t'en... Eh là, là, voisine, n'vous échauffais pas tant, ça dérangerait ste belle santé.

SCENE VII.

JACQUES, DELORME, ALIX.

JACQUES.

ALIX, (*sans être vue*) Babet, Alix.... (*paraissant*) Ous qu'alles sont donc fourrées ? Ah ! vous vlà ? Gny a une heure que j'crie comme un sourd ; est-ce qu'vous n'm'entendiais pas ?... C'est toi, compère ? Tant mieux, j'déjeû-n'rons ensemble. Sois l'ben venu.

DELORME.

Oui, s'sis arrivé à temps pour me faire gronder.

JACQUES.

Eh ben, tu m'as sauvé ça. Alle s'est levée avant moi ; t'es le premier qu'alle a rencontré, t'es le premier qu'alle a grondé ; c'est tout simple ; une autre fois j'aurai mon tour... Oh ! c'est une femme qui a de l'ordre ; rien d'pardu avec elle, tout se r'trouve.

ALIX.

Faut convenir que j'sis un esprit ben difficile, une humeur ben incommode, une femme avec qui on ne saurait vivre.

JACQUES.

Eh non, morgué, je n'dis pas ça. Gny a près d'quarante ans que j'sis au monde, quoiq'igny en ait que dix-neuf que tu sois ma femme : tu m'grondes ; mais je n'men porte pas pu mal : tu m'boudes ; mais je n'en perds pas l'appétit ; et pourvu qu'ça dure encore une cinquantaine d'années com' ça, j'te laissons tes coudées franches.

ARIETTE.

Ah l'bon temps ! quand tout le long du jour
Nous nous faisions l'amour !
Ah ! la friponne !
Comm'alle faisait la bonne !
Mais à présent,
C'est un peu différent.
Toujours grondant, toujours criant,
Contrariant, déraisonnant ;

Alle vous sourit, alle vous tracasse;
Alle vous boude, alle vous embrasse;
C'est un mouton,
C'est un démon.
Mais, maugré ça, j faisons bon ménage;
Pourquoi cela? c'est que j'nous aimons bian.
Quand j'l'entends gronder, crier, faire tapage.
Tout cela ne me fait rian.
Quand on le veut, femme s'appaise.
J'ai le secret d'la rendr' ben aise.
C'est en multipliant les tendresses,
C'est en multipliant les caresses,
Qu'on met sa femme à la raison,
Qu'on a la paix dans sa maison.

ALIX.

N'écoutais pas ça, monsieur Delorme... Fi! q'c'est vilain de révéler com'ça les secrets du ménage!... Mais c'est pas d'ça dont i'sagit : gn'y a queuque chose de ben pus important sur l'tapis : Babet reste fille.

JACQUES.

Ah, ah! c'est fort, ça.

DELORME.

Et Blaise reste garçon.

JACQUES.

Ah ça, plaisanta's-vous?

DELORME.

Non, morgué, tout est rompu... et chacun d'son côté peut faire l'choix qu'il lui plaira. T'entends ben ça, compère!

(*Il fait des signes à Jacques.*)

JACQUES.

Comment! Blaise et Babet.. Eh non, je n'entends pas.

DELORME, *continuant de faire des signes.*

Comment! tu n'conçois pas qu'ils s'aimons, et qu'ils ne s'aimons pu! stapendant, c'est ben facile à comprendre.

(*Il fait encore un signe.*)

JACQUES.

Ah! oui, oui.... J'comprends à présent.... Eh ben, vlà qu'est donc dit?... Not' femme, sais-tu si not' bon père est levé? Faut aller li dire bon jour; et pis, nous déjeûn'rons.

ALIX.

Je n'sais pas s'il est éveillé, mais nos bouquets sont prêts toujours.

JACQUES.

Des bouquets! et pourquoi!

ALIX.

Queu quantième est-ce que j'tenons aujourd'hui? Et qu'en fête est-ce demain?

JACQUES.

JACQUES.

Ah jarni ! tu m'y fais penser ; c'est celle de not' père.

DELORME.

Morgué, oui, c'est sa fête. Mais n'faut pas croire que gn'y ait qu'vous qui y ayez songé. En venant ici, j'ons trouvé une bande de jeunes gens... Ce soir... vous varrez.

JACQUES.

Femme, faut des ménétriers.. . Q'j'allons nous en donner !

ALIX.

Et moi donc ? Com' j'allons danser ! Com' j'allons nous trémousser !... Compère, j'vous retiens, vous s'rez mon m'neux; vous n'êtes pas com'lui, un grand indolent, qu'un rien fatigue. Vive Alix ! ni travail, ni tracas, ni peines, rien n'la rebute... Mais aussi, le plaisir ! Oh dame ! i' se présente, j'en laisse pas ma part aux autres... (à *Jacques.*) Ah ! t'auras beau dire... Mais, laisse-moi donc, ma femme, j'sis las .. Oh ! faudras q'tu danses ; et tu dans'ras.

JACQUES.

Eh ben, ma femme, j'dans'rons. Compère, j'nous r'layerons... S'ras-tu contente ?

ALIX.

Ah ! vlà not bon papa.

SCENE VIII.

MATHURIN, DELORME, JACQUES, ALIX.

JACQUES.

Vous vlà habillé de bonne heure, mon père ! Ous que vous avez donc été ?

DELORME.

Bon jour, M Mathurin.

MATHURIN. (*Il les embrasse.*)

Bon jour, mes amis, je viens de chez le Tabellion.

JACQUES.

De chez le Tabellion ! Et pourquoi si matin ?

MATHURIN.

C'est que j'ons reçu hier au soir une lettre de M. de Belval.

LES TROIS AUTRES.

De not bon maître ?

MATHURIN.

Eh oui ; la vlà ; et j'allons la lire en déjeûnant.

JACQUES.

Allons, femme, apporte-nous à déjeûner ; apporte deux bouteilles.

MATHURIN.

Apportes-en trois, ma fille, et du bon; il en faut aux vieillards.

SCENE IX.

MATHURIN, DELORME, JACQUES.

MATHURIN.

Et ous qu'est donc ma ptite Babet ?... et le p'tit Blaise ?

JACQUES.

Ma fi, j' n'en sais rien.

DELORME.

Ils sont chacun dans un coin à désespérer..., Ils sont brouillés... Le mariage est rompu.

MATHURIN.

Ba! et pourquoi ça ?

DELORME.

J'n'en sais rien, ni eux non pus. Alix est ben en colère contre mon fils, et alle n'sait pas non pus pourquòi, mais alle va toujours son train, com'si alle avait d'bonnes raisons.

MATHURIN

Et toi, Jacot, tu n'devines pas c'qui les chagrine, ces pauvres enfans ?

JACQUES.

Non, ma foi, Delorme m'a fait signe, et j'ai dit com'lui.

DELORME.

Gny a d'la jalousie sur jeu; ça f'rait le tourment d'leur vie, si on n'y mettait ordre; et pour les guérir, faut les laisser souffrir un peu.

MATHURIN.

Sont-ils ben furieux l'un contre l'autre !

DELORME.

Oh, furieux !

MATHURIN.

Disent-ils qui n's'aimions plus ?

DELORME.

Sans doue.

MATHURIN.

Bon! avant la fin du jour ils s'ront raccommodés.

SCENE X.

ALIX, MATHURIN, DELORME, JACQUES.

ALIX, *suivie d'un garçon qui tient des verres, des bouteilles, etc.*

VLA le déjeûné.

MATHURIN.

Allons, mes amis, asseyons-nous sous ste feuillée.... buvons et lisons.

DELORMÉ.

Jarni! la bonne matinée! d'bon vin, et une lettre de M. de Belval.

JACQUES.

Buvons et lisons.

ALIX.

J'parie que j'devine c'qu'il nous écrit.... j'gage q'c'est au sujet.... Ecoutons, écoutons.. paix, paix, paix, tout l'monde.

MATHURIN, *ouvrant la lettre. Il a mis des lunettes pendant qu'Alix parlait.*

Voyons. (*Il lit.*) « Mon cher Mathurin, mon bon et » vieux ami, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer. » Comme vous m'aimez, je suis sûr que vous partagerez « ma joie. Je viens de gagner le procès que j'avais perdu, » et dont j'avais appelé. Je rentre dans tous mes biens, et « je jouirai doublement de ma fortune, puique je puis » m'acquitter envers vous, et vous témoigner ma recon- » naissance. »

DELORMÉ.

Tant mieux qu'il ait gagné son procès.

TOUS.

Tant mieux.

MATHURIN.

Mais pourquoi parle t-il de reconnaissance?

JACQUES.

C'est nous qui l'y en d'vons, morgué, d'avoir ben voulu nous permettre de li être utile.

ALIX.

Sans doute; mais ste préférence-là nous était ben due, je crois.

MATHURIN.

Un moment, un moment, mon Alix. (*Il lit.*) « Ce que « j'attends de vous, mes chers amis, c'est que vous m'aidiez « à célébrer cet heureux évènement Vous recevrez avec » ma lettre, douze mille francs, que mon valet-de-chambre « vous comptera; vous en distribuerez six aux pauvres » habitans chargés de famille, et que leur travail nourrit

« à peine : vous choisirez ensuite six des jeunes filles du « village, les plus honnêtes ; un pareil nombre de garçons, » sages et laborieux ; vous les marierez ensemble, et vous « leur donnerez, par portions égales, les autres six mille » francs. »

ALIX.

Je choisirai les filles, moi ; ça me regarde. Il n'y en a pas une dans tout l'village dont je ne sache la conduite sur l'bout de mon doigt. Ah, queu satisfaction !

MATHURIN.

Laisse-moi donc achever, ma fille. (*Il lit.*) « Mais » j'exige que ce soit Blaise et Babet qui conduisent à l'autel » les nouveaux mariés, et que ce soit par eux que com- » mence la cérémonie ; et pour dot, je leur donne deux » années de revenu de la terre dont vous êtes fermier. »

DELORME.

Le bon Seigneur !

ALIX.

Vous trouvais ça, monsieur Delorme ?... Eh ben ! ces deux années de r'venu-là ne s'ront pas plus pour vot libar-tin d'fils, que ma Babet : c'est une affaire finie q'ça.

MATHURIN.

Allons, ma fille, allons, ne t'fâche pas.

ALIX.

Me fâcher ! aujourd'hui ! ça n'est pas possible, cher père.

MATHURIN.

Tant mieux, mon Alix, tant mieux. (*Il lit.*) « Vous » me verrez peut-être plus tôt que vous ne pensez. Adieu, » bon vieillard. Pierre, Jacques, Alix, Louis et Louise, » aimez toujours celui qui sera toute sa vie votre ami,

LE COMTE DE BELVAL. »

TOUS.

Ah, quel maître ! quel bon maître !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BELVAL.

BLAISE.

MON père, mon père, vlà monseigneur... vlà tout le village.

ALIX. *Elle arrange sa coiffure.*

Déjà !... Ah mon dieu, mon dieu !... Babet... Babet... eh ! allons donc... vlà monseigneur.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BELVAL, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR DES VILLAGEOIS.

Que chacun de nous s'empresse
A r'cevoir not bon Seigneur.
Je somm' tretous dans l'alégresse :
Je le r'voyons ; ah ! quel bonheur !
En nous comblant de ses bienfaits,
Il rend tous nos vœux satisfaits.
Pour ses enfans, que f'rait-il davantage ?
A le r'garder en per' tout nous engage.
Il vient combler tous nos souhaits.
Qu'il vive à jamais.

LES JEUNES FILLES ET LES JEUNES GARÇONS.

Je vous r'mercions, not bon Seigneur
De nous mettre en ménage ;
Toujours d'la paix et du bonheur
Chez nous s'verra l'image.
Vive not Seigneur, qui vient combler tous nos souhaits !
Qu'il vive à jamais.

M. DE BELVAL.

Mes chers amis, je suis bien sensible à l'amitié que vous me témoignez ; mais ne me parlez point de reconnaissance ; je suis assez payé de ce que je fais pour vous, si vous me regardez toujours comme votre père et votre meilleur ami.

JACQUES.

Ah ! monseigneur, faudrait être bien ingrat pour ne pas vous aimer.

ALIX.

Certainement ; et tout l'monde pense de même dans le village ; pour moi d'abord, monseigneur, moi, quand je pensons tant seulement à vous.... le cœur me bat... me bat... ah ! jugez c'que c'est quand j'avous l'bonheur d'vous voir... oh dam ! i'gnya pas de joie com'ça.

M. DE BELVAL.

Ma chère Alix, je suis bien aise de vous voir autant d'attachement pour moi.

BLAISE, *à part.*

La perfide ! alle n'me r'gard'ra pas, non.

BABET, *à part.*

Voyons s'il fait les yeux doux a Lisette.

M. DE BELVAL.

Mais, Pierre, Louis et Louise, je ne les vois point.

JACQUES.

Ils habitent à présent la ferme de Mathurin.

ALIX.

J'm'en vas vous conter ça, not bon Seigneur..: Vous sentez ben qu'à l'âge de not père, il li faut tous nos soins... et j'nous en acquittons... oh dam ! de tout not cœur; et, pour que rien n'li manque, j'l'avons prié de v'nir demeurer avec nous; c'qui fait qu'à présent c'est mon frère Pierre, Louis et ma Louise qui font valoir la ferme que vous aviez confiée à Mathurin. Il y a six mois qu'ils y sont, et vous voyez ben que v'là la cause pourquoi j'n'sont pas ici.

JACQUES.

Mais, not femme, monseigneur l'sait ben, j'venons de li dire.

ALIX.

Monseigneur l'sait ? J'paris q'non..:. N'est-ce pas, Monseigneur, q'vous ne savez pas que s'sis grand'mère ?

M. DE BELVAL.

Non, je ne le savais pas.

ALIX.

Tu vois (à *Jacques*) ben que j'avais raison.:.. (à *M. de Belval.*) Eh ! vraiment oui, j'sis grand'mère. Il y a six semaines que ma Louise nous a baillé un joli ptit marmot, à qui j'apprendrons d'bonne heure à vous aimer, ni pu ni moins que j'faisons nous-mêmes.

M. DE BELVAL.

Je vous remercie, dame Alix, et je vous fais mon compliment, mes amis: je vois avec grand plaisir s'augmenter une famille d'honnêtes gens. Pour vous, ma petite Babet, je me souviens de ce que je vous ai promis. Blaise et vous, vous serez à la tête des filles et des garcons, et vous serez mariés les premiers Vous vous aimez bien, et vous ferez un couple charmant.

BABET.

Ah ! monseigneur...

M. DE BELVAL.

Qu'avez-vous, mon enfant ?

BLAISE.

Ah ! si j'osais...

ALIX.

Ne t'flatte pas d'ça, ptit vaurien. Jamais, non, jamais, tu n'l'épouseras; et j'vas dire à monseigneur q'tu n'es qu'un libartin... Oh !... Tu verras, tu verras com' je t'arrangerai.

BLAISE.

Eh ben, vous verrez aussi.

ALIX.

Tu raisonnes, je crois.

DELORME.

Paix donc, monseigneur est là.

M. DE BELVAL.

Ma chère Alix, modérez-vous, je vous en prie. Vous affligez ce pauvre garçon.

ALIX.

Vous ne savez pas de quoi il est capable, monseigneur, et si je vous disais...

M. DE BELVAL.

Vous me le direz dans un autre moment... Mes amis... allons tous chez M. le bailli, pour les six mariages que l'on fera ce soir. Ensuite, vous me suivrez au château, où nous ne penserons qu'à nous réjouir. Vous partagez ma joie, je veux partager vos plaisirs; et, pour consoler ceux qui ne seront pas choisis, je leur promets qu'ils auront leur tour l'année prochaine.

TOUS.

Ah! le bon maître.

(*Ils sortent tous, en chantant une partie du chœur qui est est à l'entrée du seigneur.*)

ACTE II.

Le théâtre représente l'avenue du château de Belval. On voit le château dans le fond.

SCENE PREMIERE.

M. DE BELVAL, JACQUES ET MATHURIN.

M. DE BELVAL.

J'ÉTAIS impatient de me trouver seul avec vous, mes bons amis... Le bailli, tous les habitans du village m'ont entouré pendant le chemin, et je n'ai pu me résoudre à les affliger, en me séparant d'eux.

JACQUES.

Etre auprès de vous, monseigneur, est un si grand bonheur!

MAHURIN.

Ils vous aiment tant!

M. DE BELVAL.

Ils sont au château; profitons de ce moment de liberté, et parlons de ce qui nous rigarde; c'est un soin trop cher à mon cœur pour le différer davantage... Il y a un an que dans ma détresse votre généreuse amitié vint à mon secours. Votre famille et vous, mes bons amis, vous m'offrîtes à genoux et me forçâtes de prendre un bien acquis à la sueur de votre front, et le fruit de soixante ans de travaux... Je prétends m'acquitter.... m'acquitter, mes amis, mais non me dégager du tribut de reconnais-

sance que m'imposa votre générosité, et que mon cœur vous paiera jusqu'à mon dernier soupir. — Voilà, en bons papiers, la somme que vous m'avez prêtée.

MAHURIN, *avec attendrissement.*

Eh! monseigneur, qui vous presse de nous rendre?

JACQUES, *avec attendrissement.*

Not père a raison, qui vous presse?

M. DE BELVAL.

Je le puis, mes amis; ma fortune est rétablie; le gain de mon procès me rend encore plus riche que je ne l'ai jamais été... (*à Jacques.*) Acceptez en outre cette faible preuve de mon amitié.

MATHURIN.

Eh! notre bon maître, gardez ces biens pour quelques malheureux; il y en a tant dans le monde qui n'ont pas le bonheur d'être vos vassaux!

M. DE BELVAL.

Dans mes malheurs, quand j'acceptai vos secours, ne vous trouvâtes-vous pas heureux?

JACQUES.

Ce fut le plus biau jour de notre vie.

M. DE BELVAL.

Ne me privez donc pas aujourd'hui du même plaisir... C'est la dot de Louise. Vous voyez que c'est encore une dette dont j'ai bien tardé à m'acquitter.

JACQUES ET MATHURIN.

Ah not maître! not bon maître!

M. DE BELVAL.

Mes bons amis!... Mais dites-moi donc ce qui est arrivé à ma chère Babet; bien loin d'avoir sa gaité ordinaire, le bonheur des autres semble l'affliger.

JACQUES.

Monseigneur a trop de bonté; ça ne mérite pas son attention.

M. DE BELVAL.

Pardonnez-moi, mon ami... Je n'aime point à voir de la peine à personne, et sur-tout à ceux à qui je m'intéresse. Je veux faire cesser les chagrins de Babet, si cela dépend de moi.

MATHURIN.

Eh ben, Jacques, il faut tout dire à not bon maître, puisqu'il le permet.

JACQUES.

C'est qu'alle est brouillée avec Blaise.

M. DE BELVAL.

Brouillée!... Et pourquoi?

JACQUES.

La vlà, monseigneur, la vlà; i' n'faut pas parler d'ça devant elle.

M. DE BELVAL.

Cependant je veux tout savoir... (*bas*) Suivez-moi.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS ET BABET.

(*Elle arrive tout doucement. Elle s'approche de son pere, et le tire par l'habit.*)

BABET.

Mon père, mon père, écoutez-moi, je vous en prie.

JACQUES.

Je n'peux pas à présent, mon enfant, faut q'j'allions avec M. de Belval.

BABET.

Tans pis, mon père, car c'est ben pressé.

JACQUES.

Ah! c'est différent... Eh ben, attends-moi ici.... Je tâcherai de m'échapper dans un p'tit moment.

BABET.

Q'ça soit donc bentôt, mon père; car, encore une fois, c'est ben pressé.

JACQUES.

Eh ben... Eh ben, je n'tardrai pas.

SCENE III.

BABET, *seule.*

PAUVRE Babet!... Pauvre Babet!... Qui m'aurait dit hier que M. de Belval viendrait aujourd'hui, et tout exprès pour marier six jeunes filles? Qui m'aurait dit que Blaise et moi j'devions les mener, et q'ça devait commencer par nous?.. Ah! si j'avions pu nous en douter, je n'li aurions pas cherché querelle c'matin...... Quand j'pense à tout ça... Et ma mère donc... Oh! elle est ben terrible, ma mère!... Com'elle a traité ce pauvre garçon! et devant tout l'monde encore!... Aussi ça m'a fait une peine... Il n'a pas r'gardé Lisette une seule fois... J'ons ben pris garde.... Si mon cher Blaise n'était pas coupable!. s'il m'aimait toujours... ah! s'il v'nait se rac'-moder, j'aurais grand plaisir à li pardonner.

ROMANCE.

Entends ma voix,
Viens, cher amant, mon cœur t'appelle.

Entends ma voix,
Babet chérit tes lois:
Plains mes tourmens,
Je fus jalouse, et non rebelle.
J'ai trop long-temps
Caché mes sentimens.
Trahirais-tu l'amour,
Quand j'y cède à mon tour?
Entends ma voix,
Babet chérit tes lois.

Quand on veut se contraindre,
L'amour fait tant souffrir!
Mon cœur qui sait mal feindre,
Sait mieux sentir.
Peut-être que le tien
A deviné le mien:
Mais peut-on ne rien craindre,
En aimant bien!

Entends ma voix,
Viens, cher amant, etc.

SCENE IV.

JACQUES, BABET.

(*Babet est absorbée.*)

JACQUES.

Eh ben, mon enfant, que m'veux-tu?

BABET, *revenant de sa rêverie.*

Ah! vous vlà, mon père?

JACQUES.

J'n'ons pas pu quitter M. de Belval plutôt.... Voyons.... qu'as-tu à m'conter?... Ta mère t'a grondée, je parie?

BABET.

Grondée, mon père?.... C'est ben pis vraiment.... Al ne veux pus que j'pense à Blaise.

JACQUES.

Gn'y a pas de mal à ça. Vous êtes brouillés; tout est rompu.

BABET.

Comment! tout est rompu?

JACQUES, *faisant semblant de se facher.*

Et t'as ben fait, ma fille... Un p'tit libertin...

BABET.

C'est ma mère qui l'appelle com'ça.

JACQUES.

Un impartinent qui plante là ma Babet, et qui est ben gentille.

BABET.

C'est i'ben sûr, mon père?

JACQUES.

Et ça pour aimer une Lisette... qui n'te vaut pas.

BABET.

Et d'où savez-vous ça, mon père ?

JACQUES.

D'où je le sais ... C'est ta mère qui m'l'a dit, et elle tient ça d'une personne ....

BABET.

Mais, mon père, ste personne-là p't-être en aura dit. pu qu'i'n'y en a.

JACQUES.

Oh que non ; c'est un qu'equ'un qui n'se trompe jamais.

BABET.

Ce qu'equ'un-là n'aime pas M. Blaise, sûrement.

JACQUES.

Ah ! je ne sais pas pour à st'heure.

BABET, *commençant à s'impatienter.*

Et n'peut-on pas savoir qui ste personne .... qui n'se trompe jamais ?

JACQUES.

Oui dà ; c'est une fille de not village .... Une fille fort raisonnable.

BABET *s'impatiente tout-à-fait.*

Mais son nom, mon père ?

JACQUES.

Son nom ? Eh parguenne, c'est Babet des Vignes .... La connais-tu ?

BABET, *d'un air honteux.*

Ah ! mon père....

JACQUES, *un peu ironiquement.*

Eh ben ... qu'as-tu ? ... tu pleures ? .... Est-ce que ste Babet en a pu dit qu'il n'y en avait ?

BABET.

J'crois qu'oui.

JACQUES, *d'un ton ferme.*

Comment donc ? Est-ce qu'il n'y avait pas des preuves de c'qu'al disait ?

BABET.

J'crois q'non.

JACQUES, *faisant semblant d'être faché.*

En ce cas, elle a tort..... i'n'faut pas brouiller com'ça les familles, sans être ben sûr de son fait... (*En badinant.*) Eh ben ? te vlà ben honteuse ... Tu n'oses lever les yeux ?

BABET.

Mon père ... Ah ! mon père ...

JACQUES.

Viens, ma p'tite Babet... viens. Je n'veux pas t'gronder ; t'as assez d'chagrin... Mais, en bon père, qui t'aime ben, je veux te faire sentir que tu t'es fait ben du mal par ta faute.

DUO DIALOGUÉ.

BABET.
D'un dépit jaloux,
Ah ! je sis ben guérie.
Qu'il soit mon époux,
C'est ma plus douce envie.

Vous n'savez pas tout mon chagrin.
. Monseigneur avait le dessein
De me voir à la tête
De la fête qu'on apprête;
Il n's'ra pu temps demain.
Sentez-vous ben tout mon chagrin?

JACQUES.
S'il est ton époux,
Je crains ta jalousie.
Un dépit jaloux
Fait les maux de la vie.

Quel était donc ce dessein?
A la tête
De la fête!
Je sens fort ben
Tout ton chagrin.

(*A la fin du duo, M. de Belval revient avec Mathurin.*)

SCENE V.

BABET, JACQUES, M. DE BELVAL, MATHURIN.

(*M. de Belval paraît derrière les personnages.*)

JACQUES.

TRANQUILISE-TOI, ma chère enfant, je te promets d'en parler à not bon maître.

BABET.

Ah oui, mon père, je vous en prie; n'y a q'lui qui puisse arranger tout ça... car ma mère...

M. DE BELVAL.

Cette pauvre Babet!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALIX.

ALIX.

MONSEIGNEUR, je vous cherchons par-tout. J'ai exécuté vos ordres. Ah dame, faut voir.... Et je me flatte que je n'ai pas perdu de temps, car tout est prêt... Aussi, quand je m'mêle de queuque chose... Vous m'connaissez, monseigneur.

M. DE BELVAL.

Oui, ma chère Alix, je sais que vous êtes très-entendue, que vous avez du goût, et sur-tout une tête excellente; c'est pourquoi je vous ai priée de vous charger de tout le détail de la fête.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE TABELLION, DELORME, BLAISE ET TOUT LE VILLAGE.

LE TABELLION.

MONSEIGNEUR, les contrats sont faits, et nous attendons vos ordres pour les signatures.

M. DE BELVAL.

Nous les signerons ce soir... Pour Blaise et Babet... je suis bien fâché qu'ils me privent du plaisir de les unir ensemble : mais, puisqu'ils ont cessé de s'aimer, il n'y faut plus penser.

(*Il parle bas à Mathurin.*)

JACQUES, *à Alix.*

Not femme... Et les ménétriers, y as-tu songé?

ALIX.

Ah! je l'ai oublié .. C'est q'j'ai tant d'tracas...

JACQUES.

Eh ben, va donc, va donc vîte.

ALIX.

J'y cours. (*Elle sort.*)

JACQUES, *en souriant, et bas à Delorme.*

La vlà partie, nous en voilà débarrassés : j'n'avons pus rien à craindre.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors* ALIX.

LUCAS.

M. Blaise, j'vous remercions ben d'm'avoir rac'modé avec Lisette; sans vous, je n'serions pas mariés, et j'nous souviendrons toujours que j'vous devons ça.

BABET, *bas.*

Il n'aimait pas Lisette... J'm'en doutais.

JEANNETTE.

Et moi donc, sans Mlle. Babet, j'boudrions encore Nicolas.

(*Pendant ce petit dialogue, M. de Belval cause avec Mathurin, et regarde en souriant Blaise et Babet, qui paroissent fort affectés.*)

BLAISE.

Monseigneur, si vous avez la bonté de m'écouter, vous me sauverez la vie.

(*Dès que Blaise a parlé, il tourne le dos, comme s'il vouloit faire penser qu'il n'a rien dit à M. de Belval.*)

M. DE BELVAL.

Tu as donc quelque chose de bien important à me dire!... Je suis à toi dans un instant.

BABET.

Monseigneur, c'est fait de moi, si vous ne daignez pas m'entendre.

M. DE BELVAL.

C'est donc ben sérieux... Tout à l'heure, mon enfant.

DELORME.

Ayez pitié d'lui, not bon maître... Il se désespère le pauvre garçon.

M. DE BELVAL, *bas à Delorme.*

Emmène tout le monde, et tu rameneras ton fils quand je te ferai signe.

(*Delorme emmène tout le monde*).

SCENE IX.

MATHURIN, BABET, M. DE BELVAL.

(*Babet est un peu écartée.*)

M. DE BELVAL.

Mon ami, ils sentent leur faute; il ne faut pas les laisser souffrir davantage.

MATHURIN.

Quoi! monseigneur, vous avez la bonté de descendre....

M. DE BELVAL.

Babet t'appartient. Blaise est un honnête garçon; et, quand il s'agit de faire des heureux, on ne doit rougir que d'en manquer l'occasion.

MATHURIN *sort.*

Ah, le brave homme!

M. DE BELVAL.

Eh bien, ma chère Babet..... Pourquoi donc cette timidité!... Je suis l'ami de toute ta famille... Allons, allons, rassure-toi... Qu'as-tu à me dire?

BABET.

Monseigneur, puisque vous avez tant de bonté..... D'abord... vous savez que j'sis brouil'ée avec Blaise?

M. DE BELVAL.

Je le sais.

BABET.

Vous savez... par après qu'not mariage est rompu.

M. DE BELVAL.

On me l'a dit.

BABET.

Et vous a-t-on dit aussi que j'aimais Blaise de tout mon cœur?

M. DE BELVAL.

Oui.... Mais tu ne l'aimes plus, car, ce matin, tu l'as assuré à tes parens.

BABET.

Je le croyais.

M. DE BELVAL.

Est-ce qu'il n'en est rien?

BABET.

Non vraiment; car depuis q'ma mère m'a défendu de penser à lui, je l'aime encore davantage.

M. DE BELVAL.

Mais pourquoi donc as-tu dit le contraire ?

BABET.

J'n'en sais rien.

M. DE BELVAL.

Quel sujet vous a brouillés ?

BABET.

J'n'en sais rien.

M. DE BELVAL.

Sur quoi est venue votre dispute ?

BABET.

J'n'en sais rien.

M. DE BELVAL.

Voilà qui est fort clair . . . Et tu voudrais sans doute te racommoder avec lui ?

BABET.

Monseigneur, j'voudrais q'ce fût lui qui s'rac'modât avec moi.

M. DE BELVAL.

Ah ! c'est dans l'ordre. . . . Retire-toi pour un instant. Je me charge de tout... et je ménagerai ton amour-propre.

BABET.

Grand merci. monseigneur . . . . . Ah ! (*En voyant Blaise*) le vlà qui voudrait vous parler . . . J'allons par-là bas . . . S'il y a des bonnes nouvelles. . . vous n'aurez qu'à me regarder . . . . et tout de suite je me trouverai auprès de vous . . . comme par hasard. (*Elle sort.*)

M. DE BELVAL.

Comme par hasard . . . Son petit orgueil est d'une ingénuité ! . . .

SCENE X.

M. DE BELVAL, BLAISE.

BLAISE.

MONSEIGNEUR ?

M. DE BELVAL.

Eh bien, mon ami, que puis-je faire pour toi ?

BLAISE.

Babet vient d'vous parler ?

M. DE BELVAL.

Oui.

BLAISE.

Si al vous a dit qu'al n'm'aimoit plus . . . n'm'en dites rien, je vous en prie, ça m'f'rait mourir de chagrin.

M. DE BELVAL.

Est-ce que tu aurais encore de l'amour pour elle ?

BLAISE.

Eh vraiment oui, monseigneur.

M. DE BELVAL.

Cela vient donc de te reprendre subitement?

BLAISE.

Ça n'm'a pas quitté.

M. DE BELVAL.

Mais pourquoi as-tu dit si haut que tu ne l'aimais plus?

BLAISE.

Parce que je n'voulais pas avoir l'air d'aimer tout seul. Tenez, monseigneur, voyez si j'ai tort. Babet me dit hier au soir : Blaise, ne manque pas demain de v'nir au point du jour, j'attendrons, et j'te dirons queuque chose qui t'f'ra ben plaisir. . . . Vous croyez ben, monseigneur, que j'n'y ons pas manqué.

M. DE BELVAL.

Oh! je n'en doute pas. Eh bien?

BLAISE.

Et ben, j'accours, j'arrive tout hors d'haleine, je r'garde de tous côtés. . . point de Babet. J'appelle. . . . j'attends. . . point de Babet. Vlà que l'chagrin m'prend et que j'veux m'en aller.

M. DE BELVAL.

Et tu es parti?

BLAISE.

Non, monseigneur, je me suis assis sous sa fenêtre.

M. DE BELVAL.

Ah! et Babet est-elle venue?

BLAISE.

Elle est venue pour me gronder de ce qu'elle s'était fait attendre.

M. DE BELVAL.

Elle t'a grondé pour cela?

BLAISE.

Ah mon Dieu oui. Et puis elle tenait dans sa main un bouquet; j'voulus savoir quoiqu' c'était que c'bouquet : elle ne voulut pas me le dire. Moi, je lui montris ce ruban qui était pour elle; mais je n'voulus pas l'dire non plus. Elle s'est fâchée; moi, je me suis mis en colère; elle a pleuré, et moi aussi. Et voilà comme nous sommes brouillés.

M. DE BELVAL.

Voilà ce qui s'appelle un sujet de dispute fort bien expliqué, un bouquet.... un ruban... Cela est très-grave au moins : cependant . . . cela pourra s'arranger.

BLAISE.

Très-sûrement, je n'ai pas tort... Mais s'il faut pour nous rac'moder.... convenir qu'al a raison.... je n'demande pas mieux, monseigneur, j'ai plus d'amour que d'orgueil.

(*M. de Belval fait signe à Mathurin d'amener Babet.*)

M. DE BELVAL.

M. DE BELVAL.

C'est bien, mon ami; c'est au plus raisonnable à céder.

BLAISE.

Monseigneur, Babet m'aime-t-elle toujours?

SCENE XI.

(*Mathurin amène Babet.*)

M. DE BELVAL, JACQUES, DELORME, MATHURIN, BLAISE, BABET.

M. DE BELVAL.

Ah! c'est à elle à te le dire.

DIALOGUE EN CHANT.

MATHURIN, à *Babet.*

Avance un pas.

BABET.

Je n'ose pas.

M. DE BELVAL, à *Blaise.*

Avance donc.

BLAISE.

Je n'ose pas.

M. DE BELVAL, *poussant Blaise.*

C'est se moquer, c'est une enfance.

MATHURIN, à *Babet, la poussant.*

Avance, avance.

BLAISE et BABET.

Je n'ose pas, je ne puis pas.

M. DE BELVAL, à *Blaise.*

Tourne-toi tant soit peu, courage.

MATHURIN, à *Babet.*

Avance donc, encore un peu, courage.

BABET, à *Mathurin.*

A-t-il l'air ben touché?

BLAISE, à *M. de Belval.*

Monseigneur, al' a l'air fâché;
Alle va me repousser, je gage.

M. DE BELVAL, à *Blaise.*

Je ne voïs pas cela.
Elle rougit, bientôt elle s'attendrira.

MATHURIN, à *Babet.*

Il vient à toi, Babet, bientôt la paix se f'ra.

BABET.

Le feu me monte au visage.

M. DE BELVAL et MATHURIN.

Ne crains rien
Tout ira bien

M. DE BELVAL.

Babet, je te réponds de Blaise;

Jamais il n'eut d'autres amours.

BABET.

Si j'sis la seul' qui lui plaise,
Eh ben, je l'aimerai toujours.

M. DE BELVAL.

Ah! qu'ils sont intéressans!

DELORME et JACQUES, *au fond du théatre.*

Quel embarras pour ces pauvres enfans!
Ils seront bientôt contens.

MATHURIN.

Quel embarras pour ces pauvres enfans!
Ah! qu'ils sont intéressans!
Ils seront bientôt contens.

[*A commencer de l'endroit*, SUR UN RIEN ME CHERCHER QUERELLE, *les deux amans, qui sont placés dos à dos, se regardent en cachette. Babet en badinant laisse la main dont elle tient le bouquet de Blaise Blaise à l'air de jouer avec le ruban qui sort de sa poche; il en laisse tomber un des bouts, et de l'autre s'en entoure la main. Babet prend le ruban par l'autre bout et s'en entoure aussi. Quand leurs mains se touchent, Blaise prend le bouquet: tous deux se retournent avec transport, se jettent dans les bras l'un de l'autre, et sautent de joie. Babet embrasse Mathurin. Blaise la main de M. de Belval.*

BABET.

Sur un rien me chercher querelle!
Se fâcher pour un bouquet!
Le vlà le bouquet.

BLAISE.

Pour un ruban me croire infidèle!
Le vlà l'ruban qui lui déplait;
C'était pour ma Babet.

BABET.

Pour moi l'ruban?

BLAISE.

Pour toi l'ruban.

BABET.

Pour toi l'bouquet.

BLAISE.

Pour moi l'bouquet?

(*Ici Blaise prend le bouquet, et tous deux se tournent avec joie.*)

TOUS.

Ah, quel plaisir! ah, quel bonheur!
Ah, livrons-nous à sa douceur!
Aimez / Aimons } avec constance.
Vivez / Vivons } sans défiance.
Conservez / Conservons } toujours dans { votre / notre } ame.
Cette douceur,
Cette candeur;
Et que l'ardeur

Qui {vous / nous} enflamme

Fasse toujours {votre / notre} bonheur.

BABET.

Ah ! monseigneur, comment vous exprimer ! .. . .

BLAISE.

Not joie . . . notre reconnaissance. . . .

M. DE BELVAL.

Mes vœux sont remplis, puisque j'ai contribué à votre félicité.

(On en'end la symphonie.)

J'entends des violons et des musettes. Que veut dire ceci

JACQUES, BELORME, BLAISE et BABET.

Nous allons voir c'que c'est, monseigneur.

(La symphonie reprend.)

(Ils sortent et reviennent avec les autres.)

SCENE XII.

M. DE BELVAL, MATHURIN, JACQUES, DELORME, ALIX, BABET, BLAISE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR.

C'EST la fête à Mathurin ;
Ce nom seul nous met en train.

ALIX.

J'demandons ben pardon à monseigneur, si, malgré l'respect que j'li d'vons, j'nous acquitons en sa présence d'un p'tit devoir auquel je n'manquons jamais. . . . Com' c'que j'faisons part du cœur . . . ça paraîtra tout simple à notre bon maître.

MATHURIN.

Et ! jarni, c'est ma fête, j'n'y pensois pas.

M. DE BELVAL.

Ta fête, mon bon père ! . . . Je veux être le premier à te la souhaiter.

BABET. *(Elle partage son bouquet.)*

Monseigneur, vlà la moitié d'mon bouquet.

M. DE BELVAL.

Sois aussi heureux que tu mérites de l'être, et tu n'auras rien à desirer.

MATHURIN, *voulant se jeter aux genoux de M. de Belval, qui l'en empêche.*

Ah ! mon bon maître !

M. DE BELVAL.

Non, non, c'est assis qu'il faut recevoir les hommages que l'ou te rend avec tant de plaisir.

(Mathurin s'assied.)

CHŒUR.

C'est la fête à Mathurin ;
Ce nom seul nous met en train.

Je v'nons tretous de compagnie,
Pour vous offrir ces biaux bouquets.
Ils sont faits sans cérémonie ;
Mais c'est l'plaisir qui les a faits.

De l'amitié la plus sincère,
Pour vous j'avons les sentimens ;
En vous j'voyons le meilleur père,
Et j'vous aimons com' vos enfans.

ALIX.

J'vous ferions ben un compliment,
On sait ben que c'est l'usage ;
Mais quand on aim' ben tendrement,
On le dit tout bonnement ;
A la ville com' au village,
Le cœur n'a qu'un langage.

DELORME.

Puissions-nous dans cent ans
Venir de la même manière,
Vous offrir ces petits présens
D'une amitié sincère !

JACQUES.

Puissiez-vous, cher papa, dans cent ans
Nous tendre cette main si chère !
Ah ! la fête d'un si bon père
Est celle aussi de ses enfans.

BLAISE et BABET.

Cher papa, n'vous déplaise,
D'vous fêter j'som' ben aise.
Par vos enfans vous êtes prié
D'accepter cette fleur nouvelle ;
Elle peindra notre amitié :
C'est l'immortelle.

MATHURIN.

Mes enfans, mes chers enfans !.... mes bons amis !....

TOUS.

Puissiez-vous dans cent ans
Nous tendre cette main si chère !
Ah ! la fête d'un si bon père
Est celle aussi de ses enfans.

M. DE BELVAL.

O, mes amis, quel spectacle touchant ! Bon vieillard, ce n'est pas à ton rang que s'adressent ces hommages, c'est à tes vertus ; il n'est pas d'homme qui ne voulût être à ta place.

ALIX.

C'est ben vrai, ça; mais aussi on n'en trouve pas beaucoup dans l'monde com'not bon père, et vous, monseigneur. -- (*A Blaise.*) Puis-je savoir à présent, monsieur l'bartin, qui vous a parmis d'être bras dessus bras dessous avec ma fille ?

M. DE BELVAL.

Ma chère Alix, ils sont raccommodés. Blaise n'avait aucun tort. Il aime Babet plus que jamais, et je vous en réponds. Vous voudrez bien m'accorder la grace de ne rien changer aux arrangemens que j'avais pris pour leur mariage.

ALIX.

Ah! monseigneur, dès q'vous m'én répondez, j'nons rien à vous refuser. Tout au contraire, c'est ben d'honneur que vous m'faites.

DELORME.

Et voilà Louis .... et Louise !

TOUS.

Louis et Louise ?

JACQUES et ALIX.

Nos enfans ?

MATHURIN.

Mon p'tit Louis ?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS ET LOUISE, *se faisant jour à travers les paysans, en tenant son nouveau né dans ses bras.*

ALIX et MATHURIN.

MA Louise !

JACQUES.

Ma fille !

BABET.

Ma sœur, ma chère sœur !

LOUISE.

Vlà tout mon bouquet q'j'apporte. Bon jour à tout l'mond; bonne fête à not cher papa. Vlà mon ptit gas qui vieut faire sa première visite.

MATHURIN.

Ce pauv' ptit !

ALIX.

Ce cher enfant !.... Monseigneur, je vous demande ben pardon.

JACQUES.

Femme, donne-le moi donc, que je l'baise à mon tour.

ALIX.

C'est étonnant com'il me ressemble !

JACQUES.

Et à moi donc !

ALIX.

A toi, à moi, à toute la famille.

MATHURIN, *reprenant l'enfant et le serrant contre son cœur.*

Vlà mes enfans, vlà mes ptits-enfans, vlà le fils de mes ptits-enfans.... Vous avez ben raison, monseigneur, j'sis un heureux père.

M. DE BELVAL.

J'envie ton bonheur, sans être jaloux.

LOUISE.

Monseigneur, je n'vous avions pas vu.

M. DE BELVAL.

Je te fais compliment, ma chère Louise. Puisse ton fils ressembler à ses dignes parens!

LOUISE.

Ah! monseigneur, il vous aimera autant que nous.

ALIX.

Méchant, c'est toi pourtant qui nous a écrit hier q'tu ne pouvois guère venir de plus d'un mois.

LOUISE.

Oh ! j'aimons à surprendre not monde.

MATHURIN.

Que j'tai d'obligation, mon ami !......... mes enfans, remerciez not bon maître qui vous donne chaque jour de nouvelles preuves de sa bonté. Si vous saviez ce qu'il vient de faire pour nous ! . . .

M. DE BELVAL

Mes amis, ne parlons que du plaisir que vous avez de vous voir tous rassemblés.... Et vous... N'oubliez jamais le chagrin que la jalousie....

BLAISE.

Ah ! monseigneur, j'n'en aurons plus.

BABET.

Oh ! pourça non, ça fait trop de peine.

FINALE.

CHŒUR.

Chantons l'hymen, chantons l'amour :
Vous les fixez dans ce séjour,
Vive l'hymen, vive l'amour.
Ils n'font plus qu'un dans ce biau jour.

M. DE BELVAL.

Déjà votre tendresse
A payé mes bienfaits.
Leur prix est dans l'ivresse
Des heureux que l'on fait.

CHŒUR.

Chantons l'hymen, etc.

DELORME et JACQUES.

L'amour et la jeunesse
Sont faits pour le bonheur :
Mais pour vous plair' sans cesse,
Gardez la même ardeur.

CHŒUR.

Chantons, etc.

LOUIS et LOUISE.

D'la chaîne qui vous lie
Les nœuds vont se former;
Pour être heureux dans la vie
Il n'faut que bien s'aimer.

CHŒUR.

Chantons l'hymen, etc.

BABET, *au public.*

J'allons épouser mon ami Blaise :
Mais ce n'est pas tout, faut qça vous plaise.

BLAISE.

Blais' vous invite à v'nir ici.

BABET.

Babet aussi, Babet aussi.

BLAISE et BABET.

Venez, r'venez-y, messieus
Je vous recevrons d'not mieux
Dans not petit menage.

BABET.

Il ne sera pas jaloux de voux.
J'naurons de plaisir dans not mariage
Qu'autant que vous viendrez chez nous.

FIN.